

RACINE

Par M. Gustave LARROUMET, membre de l'Institut

En 1895, la librairie Hachette avait confié à M. Georges Lafenestre le soin de présenter, dans sa collection des « *Grands Ecrivains Français* » la figure complexe de La Fontaine, et je me rappelle qu'à votre séance du 14 avril 1896, vous en avez lu, Messieurs, plusieurs extraits avec un plaisir marqué. Il y a deux ou trois mois, parut à son tour dans la même collection une étude sur Racine. Me permettez-vous de vous adresser un modeste compte-rendu de cette monographie fort intéressante, due à M. Gustave Larroumet, membre de l'Institut, un de nos lettrés les plus délicats et des professeurs les plus en vue de la jeune Sorbonne. Ce sera peut-être un peu long, mais c'est M. Larroumet qui parlera presque toujours, et je ne doute pas que vous ne lui fassiez crédit de quelques minutes.

Dès les premières lignes, M. Gustave Larroumet se place *in medias res*. « De sensibilité nerveuse et de conscience délicate, écrit-il, impatient des critiques et docile aux conseils, éduicable et perfectible, facile à encourager et à dégoûter, capable d'abandonner le théâtre par impatience de la lutte et scrupule de conscience, comme d'y revenir pour plaire à ses protecteurs, Racine a profondément subi l'influence de son éducation, de ses passions, de ses amitiés, de sa vie privée et sociale. Les sentiments

qu'il a exprimés viennent en partie de ceux qu'il a éprouvés. Sa poétique doit beaucoup à sa foi. Aussi la connaissance de sa vie est-elle plus nécessaire que pour d'autres à l'intelligence de ses œuvres ».

Ces quelques lignes suffisent pour nous donner la grande division de l'étude de M. Larroumet sur la vie et sur les œuvres de Jean Racine. Elles ont en même temps un autre avantage ; elles nous laissent entrevoir — à quoi servirait-il d'ailleurs de les cacher ? — les incertitudes et les défaillances bien humaines de notre immortel compatriote. Car, il faut avoir le courage de dire la vérité. Si, comme poète, Racine est toujours au premier rang parmi les plus illustres, il laisse deviner, comme homme privé, un caractère d'une entière bonne foi, mais d'une perpétuelle inconstance. On le voit, tourmenté par son esprit frondeur, sacrifier un moment les Solitaires de Port-Royal auxquels il est redevable de sa solide instruction littéraire, pour retomber bientôt après dans leurs bras, repentant, pardonné et fidèle jusqu'au-delà du tombeau. Il chante tour à tour l'amour sacré et l'amour profane. Il aspire à un bénéfice, et ne craint pas au même moment de déclarer franchement ennuyeux les gens d'église. Plus tard, combattu entre ses passions irrégulières et ses devoirs d'époux, c'est en somme dans le culte de sa famille, dans la sévérité un peu étroite de ses principes jansénistes et dans sa grande foi chrétienne qu'il trouve une mort simple et édifiante, rachetant ainsi de façon définitive les erreurs qu'il a pu commettre, sans que sa grande figure ait jamais cessé d'être sympathique et que sa mémoire doive être moins chère à la postérité.

M. Larroumet, impartial et sincère, ne dissimule pas les luttes perpétuelles et l'instabilité morale de Jean Racine. Il en souligne au contraire les traits, au fur et à mesure qu'ils se déroulent, et les explique par une analyse pénétrante de l'esprit inquiet de son héros et du cœur généreux.

I

Vous connaissez, Messieurs, la vie de Racine, et je suivrai très rapidement M. Larroumet dans son premier chapitre, consacré à l'enfance et à la jeunesse de notre compatriote et à ses débuts au théâtre.

Mais voici une description du berceau de Racine, que je me ferais scrupule de ne pas citer ; c'est un tableau de maître, dont vous apprécierez le charme et la ressemblance : « Le coin de l'Ile-de-France où Racine allait passer sa première jeunesse, offre un caractère de vigueur élégante. La Ferté-Milon s'élève en amphithéâtre, au bord de l'Ourcq, sur une colline dont la façade ruinée d'un superbe château, bâti à la fin du xiv^e siècle par Louis d'Orléans, couronne le sommet. Une muraille flanquée de tours, dont une partie subsiste encore, entourait la cité proprement dite, laissant en dehors de l'enceinte, le long de la rivière, le faubourg de la Pescherie ou de Saint-Vaast. C'est à l'entrée de ce faubourg, tout au bord de l'eau, que s'élevait la maison, détruite en 1865, où serait né le poète..... L'Ourcq coule, limpide et lent, à travers une vaste prairie, où des peupliers superbes s'alignent en rangs pressés. L'enfant grandit dans ce coin de verdure et de fraîcheur, au milieu des eaux et des ombrages qu'il devait aimer toute sa vie. Du jardin paternel, il voyait au sommet de la colline, comme on la voit encore, l'immense courtine du château, démantelée depuis Henri IV et tendant sur le ciel comme une draperie trouée de lumière. Monté sur le plateau, par les ruelles escarpées qui enserraient une belle église de la Renaissance, il découvrait un

vaste horizon ; au loin, sur l'autre versant de la vallée, la forêt de Villers-Cotterêts ; à ses pieds, une mer de verdure formée par les peupliers qui foisonnent dans la profonde vallée de l'Ourcq ; partout, les bourgs et les châteaux blanchissant à travers le feuillage. »

Le jeune Racine ne resta pas longtemps dans ce paysage enchanteur. Orphelin au berceau, il ne rencontra pas dans son pays natal les douces joies de l'enfance heureuse et n'éprouva guère d'affection que pour sa grand'mère, Marie Des Moulins, chez laquelle il vécut jusqu'au moment où, devenue veuve en 1649, elle se retira à l'abbaye de Port-Royal.

Peut-être d'ailleurs les premières souffrances de Jean Racine lui ont-elles donné cette sensibilité et ce don des larmes qui furent un des charmes de son talent poétique. « La tendresse est un don de nature, dit à ce sujet M. Larroutet, mais elle se développe par la souffrance. A sa famille et aux circonstances de sa première jeunesse, à son besoin d'affection favorisé ou contrarié, aux deuils et aux séparations, à l'affection douloureuse que lui témoignaient les uns, à la sécheresse égoïste qu'il rencontrait chez les autres, Racine dut en partie cette profondeur de sensibilité qui, dans la vie, lui fit verser tant de larmes et, dans l'art, lui donna la faculté de l'émotion à un degré unique de son temps. »

*
* *

C'est à l'époque du veuvage de sa grand'mère, 1649, et jusqu'en octobre 1655, que le jeune Racine fut envoyé au collège de la ville de Beauvais. Il eût été à souhaiter que, mieux documenté que ses autres biographes, M. Larroutet étudiât Racine à son départ de ce collège et fit honneur à ses premiers maîtres de leurs soins et des résul-

tats très appréciables qu'ils en avaient obtenus. La seconde édition des *Œuvres de J. Racine*, par M. Paul Mesnard, dans la collection des *Grands Écrivains de la France*, contient à cet égard certains renseignements nouveaux qu'il eût été bon de consulter. Mais, par suite d'une inqualifiable et routinière négligence, au moment où la librairie Hachette fait rédiger, par l'élite de nos littérateurs, des monographies sur les *Grands Écrivains Français*, elle ne songe pas à leur fournir, comme matériaux de leurs études, les éditions les plus récentes, les plus complètes et les plus savantes de sa collection des *Grands Écrivains de la France*. C'est ainsi que M. Larroumet nous indique qu'il avait sous les yeux l'édition de l'érudit M. Paul Mesnard, parue de 1865 à 1873 ; il ne se doute donc pas des mille petites découvertes de détails consignées dans la nouvelle édition, parue en 1888 et 1889, et qui, sans modifier, bien entendu, les grandes lignes de la physionomie de Jean Racine, ont néanmoins précisé sa vie, son caractère, sa méthode de travail, et fait mieux comprendre et apprécier certaines parties de ses œuvres.

Ceci, bien entendu, ne s'adresse pas à l'auteur ; mais que l'éditeur prenne sa part de responsabilité dans cette regrettable incurie !

Racine entre à Port-Royal, et l'auteur ne manque pas de payer un juste tribut de reconnaissance aux maîtres vénérés qui, « en tout, s'efforçaient de reproduire l'image épurée de la maison paternelle », et, dans la direction des études, « remontaient directement aux sources, réduisaient la grammaire et la logique à des principes simples et clairs, et faisaient connaître les textes, notamment les textes grecs, par un commerce assidu. »

« Une telle éducation et un tel enseignement, ajoute M. Larroumet, s'accordaient de la plus heureuse manière avec la nature de Racine. Le jeune homme était tendre et délicat ; sa finesse et son besoin d'aimer se développaient

sous la douceur et le tact de maîtres que la fermeté morale et l'élévation du but visé préservaient de toute mollesse. A l'école de ces psychologues et de ces moralistes, si sérieusement occupés à connaître les faiblesses de l'homme pour y remédier, il apprenait à pénétrer les secrets du cœur. Comme la sensibilité, il avait reçu ce don en naissant ; mais tout, à Port-Royal, tendait à le développer. Il s'imprégnait de la doctrine maîtresse du jansénisme, l'impossibilité pour l'homme d'arriver au bien par ses propres forces et la nécessité de la grâce divine, qu'il doit s'efforcer de mériter, sans la certitude de l'obtenir. On lui enseignait que les passions triomphent avec une facilité effrayante de la volonté humaine et qu'elles vont jusqu'au bout d'elles-mêmes, avec une logique irrésistible, si le secours de Dieu ne les arrête pas. »

Grâce aux Solitaires surtout, Racine « apprenait à apprendre », et entre les mains de Lancelot, de Nicole, d'Antoine Le Maître et de M. Hamon, « il devint un humaniste consommé, » chez qui « la science philologique et le sens littéraire étaient formés de concert. » On a de lui, remontant à cette époque, une élégie latine, *Ad Christum*, « versifiée habilement », dans laquelle on s'accorde à trouver « quelque chose de la plainte touchante qui inspirera les chœurs d'*Ésther* et d'*Athalie* », puis sept odes en vers français sur la *Promenade de Port-Royal des Champs*, « d'une forme molle..., d'une élégance banale » avec « beaucoup de convention, sous une facilité coulante », mais, dit M. Larroumet, « sous cette banalité perce une admiration sincère pour les beautés naturelles ».

Déjà, « sa tendresse rêvait à d'autres objets que Dieu ;... il regardait vers le monde » et entretenait avec son cousin Antoine Vitart un commerce de lettres dont le ton n'avait rien de dévôt. « C'est que sa nature était déjà complexe, constate M. Larroumet. A côté du cœur tendre veillait un esprit railleur, et cette haute intelligence

réserveait une place au bel esprit. L'histoire de Racine présente le conflit de ces divers penchants. Leurs effets tantôt s'accordent et tantôt se combattent, jusqu'à ce que, après une production de chefs-d'œuvre exquis et puissants, au sein desquels la finesse piquante et quelque faux goût auront conservé leur place, l'amour de Dieu l'emporte définitivement. »

*
**

En octobre 1658, Jean Racine entre au collège d'Har-court, pour y faire sa philosophie. Puis il cherche sa voie. Il traite de sujets littéraires avec son ami l'abbé Le Vasseur, « qui n'a rien d'ecclésiastique dans le caractère ni la conduite », avec son compatriote et allié Jean de La Fontaine, qui n'est pas un meilleur Mentor. Il fréquente comédiens et comédiennes, laisse courir un sonnet à la louange de Mazarin, obtient de Colbert une pension de 600 livres « en qualité d'homme de lettres », le tout au grand scandale des austères Solitaires, qui lui prodiguent les plus vives admonestations. On cherche à le soustraire à un milieu trop profane ; on l'envoie à Chevreuse en qualité d'intendant, puis, en novembre 1661, on le confie à un de ses oncles maternels, Antoine Sconin, à Uzès, « dans l'intention de lui faire obtenir un bénéfice, après l'avoir préparé à recevoir les ordres. »

Il étudie bien Saint-Thomas, mais il lit surtout Virgile, apprend l'espagnol et l'italien, cite sans cesse l'Arioste, et toujours correspond avec ses amis, moitié en prose, moitié en vers. » Ces lettres d'Uzès, dit M. Larroumet, sont la partie la plus vivante et la plus jeune de sa correspondance. Son caractère s'y montre, avec sa finesse, sa réserve, sa politesse, comme aussi sa complexité. Pour leur valeur littéraire, elle est grande. Plusieurs sont visiblement très soignées. Il suit le tour précieux, à la mode

depuis Voiture. Avec un air constant d'élégance attentive et légèrement pincée, il change aisément de ton, selon ses correspondants, poète fleuri avec La Fontaine, quelque peu mauvais sujet avec l'abbé Le Vasseur, à moitié sérieux avec le cousin Vitart, d'une galanterie taquine avec Mme Vitart, familial et janséniste avec sa sœur Marie. Ça et là quelques touches, dans l'abbé de ruelles et le petit poète, font pressentir le grand écrivain. »

*
**

Cependant les affaires du futur bénéficiaire n'avancent pas. Renonçant à la prêtrise, Jean Racine revient à Paris à la fin de juillet 1662, et publie de nouvelles pièces de circonstance, *Sur la convalescence du Roi*, la *Renommée aux Muses*, qui, tout en lui valant de nouvelles marques d'approbation officielle, lui font faire la connaissance de Boileau et de Molière. Voici notre poète encouragé à faire une tragédie par « quelques personnes d'esprit », qui lui proposent pour sujet la *Thébaïde*. Vainement Port-Royal interviendra encore, vainement la tante de Racine, la sœur Agnès de Sainte-Thècle, le conjurera « d'avoir pitié de son âme et de rompre un commerce qui le déshonore devant Dieu et devant les hommes. » Il est trop tard. Quand Nicole écrira que Des Marets de Saint-Sorlin, faiseur de romans et poète de théâtre, est « un empoisonneur public des âmes des fidèles », Racine, au nom de tous les auteurs dramatiques, relèvera la provocation et, avec un rare talent de polémiste, écrira deux lettres qui sont des chefs-d'œuvre de vivacité et de mordant. « Forme et fond, dit M. Larroumet, les deux lettres rappelaient Pascal et annonçaient Voltaire. Mais c'est toujours un triste rôle que celui de transfuge. Ici la désertion se serait aggravée d'ingratitude. Non seulement Racine ne devait, en aucun cas, passer aux ennemis de Port-Royal,

mais rien ne pouvait l'affranchir de sa reconnaissance envers les Solitaires. Les plaisanteries sur M. Le Maître et sur la Mère Angélique devenaient odieuses, dès qu'on savait les obligations de l'auteur envers ses victimes. Grâce à l'intervention heureuse de Boileau, la guerre cessa, et, beaucoup plus tard, Racine répétait publiquement : « C'est l'endroit le plus honteux de ma vie ; je donnerais tout mon sang pour l'effacer. »

Boileau avait rendu un grand service à Racine ; ce ne fut pas le seul. Avec son franc-parler, « il le mettait en garde contre son penchant à la raillerie, calmait ses inquiétudes, lui montrait qu'il n'avait à envier personne, le maintenait dans le « tragique », pour lequel il était fait, en l'éloignant du satirique », vers lequel il était porté ; il lui inculquait enfin « l'habitude de la composition attentive et sévère. »

*
**

Avec le succès d'*Alexandre le Grand*, représenté le 4 décembre 1665, commencent à s'élever de vives critiques, et un antagonisme apparaît bientôt entre les partisans de l'auteur naissant et ceux du vieux Corneille. Et comme Racine se montrait fort chatouilleux à l'égard des reproches ou des simples discussions dont ses œuvres étaient l'objet, on peut dire que, de son premier succès, date pour lui l'immolation constante d'un amour-propre beaucoup trop ombrageux.

Les développements consacrés par M. Larroumet à la carrière théâtrale de Racine sont, assurément, fort curieux ; toutefois, je ne m'y arrêterai pas, car, pour quiconque connaît les tragédies et surtout les préfaces du poète, il n'y a pas grand'chose de nouveau à puiser aux sources consultées par M. Larroumet. Pour peu, d'ailleurs, que l'on se souvienne des *Mémoires* de Louis Racine, des

lettres de Madame de Sévigné, des anecdotes des gazetiers du temps, et, au point de vue de l'interprétation, de l'histoire des théâtres par les frères Parfaict, on ne rencontrera dans les pages écrites par M. Larroumet — et ceci n'est pas un reproche — qu'un résumé fidèle et très élégamment écrit de ces divers documents.

Donc depuis ses débuts jusqu'à *Phèdre* inclusivement, Racine rencontra, beaucoup par la faute d'un caractère trop impressionnable, plus de déboires que de joies véritables, et des déboires de diverses natures, depuis les déceptions de la rampe jusqu'aux chagrins que traînent à leur suite les amours de coulisses.

*
**

Mais Jean Racine atteint trente-huit ans. Il commence à songer « que l'amour et la gloire ne sont pas le seul but de sa vie. » Il comprend, alors seulement, que le théâtre doit se proposer un but moral, et il fait sa paix sur ce grave sujet avec les Solitaires.

Bientôt après, en épousant Catherine de Romanet, il contracta un mariage de raison et de convenances. « Il entra, dit M. Larroumet, dans la vie sérieuse avec les honneurs et la fortune. » Il renonçait au théâtre pour mener une existence chrétienne, mais il ne renonçait pas au monde. Admis à la Cour comme historiographe du Roi, faveur qu'il partageait avec Boileau, il devenait un personnage autrement considérable qu'un poète applaudi, et il commençait dès lors à s'entourer de documents et de matériaux nécessaires à l'accomplissement consciencieux de sa nouvelle charge.

Je passe encore ici sur le tableau calme et simple que l'auteur nous trace de la vie de famille de Jean Racine. Ce tableau, en effet, les traits en sont fournis par la correspondance du père avec ses enfants, par les lettres échan-

gées avec Boileau, et, pour la note pittoresque, par l'inventaire des meubles et le partage de la communauté, dont on doit à M. de Grouchy la précieuse découverte.

Au milieu des détails sur la santé, le caractère, l'éducation de ses enfants, détails dont M. Larroumet loue la bonhomie charmante et les traits de tendresse, il est une crainte du père de famille qui paraîtra sans doute bien exagérée. Jean Racine frémit à la pensée que son fils aîné Jean-Baptiste se laisse bercer par l'instinct poétique. Il le décourage avec une austérité, un renoncement aux vanités de ce monde qui sont le propre du chrétien fervent touché par la grâce, mais qui nous choquent, malgré tout, nous qui ne voyons jamais en Racine que l'auteur éminent, et qui avons moins à nous préoccuper des soins qu'il prend de son salut que de sa gloire littéraire.

Quoiqu'il en soit, Racine a dominé son fils, il a éteint sa vocation naissante. « Dès lors, dit M. Larroumet, les lettres de son père nous laissent voir en lui un bon jeune homme, qui se laisse guider à distance, ne se dérange pas, neutre en bien et en mal. Jean-Baptiste a subi le résultat ordinaire des éducations trop craintives : l'esprit d'obéissance a brisé le ressort d'énergie. Il sera un homme médiocre..., un timide bien intentionné. Le repentir de Racine, si excessif aux yeux de la morale purement humaine, n'a pas seulement stérilisé son génie ; il a eu son contre-coup sur la destinée de son fils, de ses deux fils même, car Louis, sur lequel la mère continuera la même discipline après la mort du père, sera un autre Jean-Baptiste, aussi pieux, aussi terne et, s'il est poète, mettant dans sa poésie religieuse plus de religion que de poésie. »

*
* *

Ainsi donc, « Racine regrettait ses tragédies à cause de leurs sujets, mais il ne condamnait pas le théâtre lui-

même et la littérature... Si la dévotion avait refoulé l'amour de la poésie au plus profond de son âme, elle ne l'avait pas étouffé. Depuis *Phédre*, il pouvait bien marquer son aversion pour le théâtre et ses remords de l'avoir pratiqué ; il n'avait en vue que le théâtre de son temps, dangereux par les sentiments qu'il inspiraient et les instruments dont il se servait, mais non le théâtre en soi. » Aussi ne résista-t-il pas aux propositions séduisantes que lui fit Mme de Maintenon de composer, pour ses élèves de Saint-Cyr, un drame sans amour, inspiré par le christianisme, un théâtre sans acteurs de profession. » C'était revenir à la poésie sans abandonner la foi. » Racine promit, et l'on sait comment il tint parole. Bientôt les jeunes filles de Saint-Cyr jouèrent *Esther* avec tant de conviction et de talent, que des inconvénients, d'abord insoupçonnés, se révélèrent et alarmèrent à nouveau les rigoristes.

Heureusement, avant l'apparition de ces troubles dans les consciences de ses interprètes, Racine eut l'occasion « d'appliquer une fois de plus sa poétique originale et hardie dans *Athalie*, son chef-d'œuvre. »

Mais, voyez l'inconséquence des choses humaines, cette tragédie biblique d'une si admirable puissance, celle qui fait aujourd'hui sa gloire la plus pure, passa presque inaperçue, en dehors de la maison de Saint-Cyr. Imprimée, elle ne provoqua encore que d'ineptes épigrammes, et ce n'est qu'en 1702 que le succès répondit enfin au mérite de l'œuvre. Alors, Racine était mort, et il s'était imaginé, nous dit son fils Louis, « qu'il avait manqué son sujet. »

« L'expérience dramatique de Racine, dit M. Larroumet, la maturité de son génie, le flot de poésie amassé dans son âme par onze années de recueillement, son admiration pour la Bible et pour l'antiquité grecque, — car le souvenir de *l'Ion* d'Euripide entraînait pour une part dans le caractère de Joas, — son cœur et son esprit, son art et sa foi avaient contribué à cette merveilleuse inspiration. »

∴

Après *Esther* et *Athalie*, après les *Cantiques spirituels*, composés en 1694, « qui égalent les chœurs par la pure beauté de la forme, et les surpassent par la force vibrante de la pensée », c'est pour Racine le déclin, qui semble avoir deux causes, également honorables : son dévouement à ses premiers maîtres, qui se traduit notamment par la composition d'un *Abrégé de l'histoire de Port-Royal*, et la rédaction d'un mémoire sur les moyens propres à soulager la misère du peuple. Louis XIV n'aimait pas les Jansénistes ; il n'aimait pas davantage « qu'un homme de lettres se mêlât de choses qui ne le regardaient pas. » Racine mourut donc, en avril 1699, sinon ouvertement disgracié, du moins considérablement diminué dans l'esprit du Roi.

Ainsi se termine la partie biographique consacrée à Racine par M. Larroumet. « Si l'on essaye, dit-il, de dégager le trait principal du caractère de Racine, celui qui commande et explique les autres, on trouve la sensibilité ; sensibilité du cœur et de l'esprit, qui lui donne la foi religieuse et la passion de la poésie, le besoin du bien et du beau, lui inspire l'affection pour ses maîtres et l'éloigne d'eux lorsqu'ils veulent contraindre ses penchants, l'égare dans l'amour profondément éprouvé, le ramène au bien par le remords, le repose dans les affections de famille, le rend impatient et prompt à la riposte avec ses ennemis, docile et reconnaissant avec ses amis, le conduit de la malignité à la bonté. C'est la sentimentalité qui, en poésie, le fait passer du goût précieux au goût antique et, finalement, l'élève au niveau de la grandeur biblique. Cette sensibilité est tantôt tendresse et tantôt ironie, tantôt grâce élégante, tantôt grandeur tragique, tantôt pudeur et tantôt passion.... Ses défauts avaient la même source que ses

qualités ; les mêmes penchants, soumis au bien, produisaient chez lui la bonté, la paix du cœur, la résignation et l'austérité..... Peu de caractères et de génies sont de qualité aussi fine et aussi forte, aussi noble et aussi pure. Ce grand homme était un homme, et ce grand poète un homme de lettres. Mais il n'y a guère d'écrivains qui, avec les défauts inséparables de notre nature et de la profession, offrent autant à admirer et aussi peu à blâmer. »

II

En passant de la vie de Jean Racine à son œuvre, j'éprouve tout d'abord une bien grande difficulté. Je voudrais continuer à analyser et ne citer que les idées personnelles à M. Larroumet, et je m'aperçois que, dans sa libre et brillante discussion littéraire, tout est à retenir et que des extraits ne suffiront pas à faire comprendre toute sa pensée. Il faudrait presque reproduire en entier les développements consacrés par l'auteur à l'influence du temps sur les modèles des tragiques grecs, aux trois unités, « résultat d'une fusion entre l'esprit antique et l'esprit moderne », à un parallèle étincelant entre Corneille et Racine. « L'intérêt de la tragédie cornélienne, écrit M. Larroumet, est dans la lutte du héros contre l'amour et, accessoirement, contre ses sentiments, légitimes ou coupables, qui font obstacle à une vertu dominante. D'un seul mot, le ressort constant de la tragédie cornélienne est la lutte de la volonté contre la passion au profit du devoir..... A l'héroïsme, c'est-à-dire à la volonté luttant contre la passion, Racine substitue la passion et, au premier rang, l'amour, tendant à se satis-

faire. Il maintient la volonté comme ressort principal de l'action, car l'intérêt dramatique résulte surtout d'un conflit de volontés, mais il l'emploie autrement, il la montre luttant contre les obstacles qui s'opposent à la passion..... Il fallait à Corneille des sujets chargés de matière, des faits exceptionnels, une intrigue compliquée, des coups de théâtre surprenants..... Racine, au contraire, se préoccupe surtout de vérité, et les sujets les plus simples lui suffisent..... Simplicité et logique sont des qualités grecques par excellence. Or, on a vu quelle connaissance du grec Port-Royal avait donnée à Racine, qui ne cesse de se proposer pour modèle la pure beauté hellénique... »

Les mêmes différences existent entre les deux rivaux en ce qui concerne leur inspiration morale. Chez Racine, c'est l'esprit janséniste. « Le jansénisme prend son point de départ dans le dogme du péché originel. Pour lui, la nature humaine, viciée par la faute première, est foncièrement mauvaise. Dieu a racheté cette faute ; mais, pour arriver au salut, il faut que la grâce se joigne à la purification du baptême. Du jour où l'homme entre dans la vie, il subit les assauts du mal, et il ne peut les repousser sans l'aide de Dieu. Or, la grâce est difficile à obtenir ; Dieu l'accorde ou la refuse à son gré ; le nombre des élus est petit. Les passions, toujours en éveil, sont les formes diverses que prend le mal pour nous perdre. Croire que, par la seule force de la volonté, nous arriverons à les surmonter, est une illusion funeste. D'autre part, nous courons à notre perte d'autant plus vite que nous mettons plus d'énergie au service de nos passions. Peindre les passions, au point de vue janséniste, ce sera donc montrer la volonté humaine subissant de terribles défaites. » Et, continuant son parallèle, M. Larroumet place à côté des héros de Corneille, qui triomphent de leurs passions par la force de la volonté, ceux de Racine succombant aux blessures de l'amour. Et il conclut en ces termes :

« Comme la vérité dans la représentation de la vie est différente chez Racine et chez Corneille, de même la leçon qui résulte de cette double vérité. Corneille nous exhorte à nous élever au-dessus de nous-mêmes. Il nous pousse à l'action, en nous proposant l'exemple des plus hautes vertus humaines : honneur, abnégation, dévouement. Il sème des germes d'héroïsme. Au contraire, en nous montrant les larmes et le sang que la passion fait répandre, les ruines qu'elle entasse, le sort fatal où elle conduit, Racine nous enseigne la méfiance de nous-même et la crainte des égarements. Comme ils se complètent dans la représentation de la vie, nos deux grands tragiques se complètent aussi dans la leçon qu'ils tirent de ce spectacle. Il résulte de là que la tragédie de Corneille, montrant des caractères aux prises avec des situations, est surtout une tragédie de caractères, tandis que la tragédie de Racine, montrant les ravages de la passion dans les âmes, est surtout une tragédie de passion. Il en résulte aussi que le sentiment produit par Corneille sur le spectateur est l'admiration, et le sentiment produit par Racine, la pitié. »

*
**

M. Larroumet étudie ensuite les « sujets » des tragédies de Racine, et il formule cette réflexion générale qui résume dans la perfection tout le chapitre : « Ame chrétienne, esprit nourri d'antiquité, cœur ardent, génie observateur et psychologue, Racine combine la convention et la vérité avec une harmonie qu'aucun de ses contemporains n'a égalée. Sous les noms anciens, il peint son temps avec une force, une justesse et une franchise que des sujets contemporains n'auraient pas admises à un degré supérieur. Il use de l'antiquité avec une sûreté de connaissance et d'intelligence qui en ressuscite l'esprit dans ce qu'il a d'essentiel, sous des erreurs de pure surface. Il ne

dénature jamais ses modèles ; il les transforme en les égalant ; il leur donne une perfection égale et différente. Son théâtre, toujours chrétien et français, représente les civilisations hébraïque, grecque, romaine, turque, avec une fidélité savante et scrupuleuse. Surtout, par dessus les noms antiques, les héros et les rois, par dessus la France monarchique et chrétienne, il a en vue l'homme en soi, celui de tous les temps et de tous les pays. La vérité légendaire et la vérité historique, la vérité contemporaine et la vérité permanente sont le résultat de cet art composite et mesuré. »

On a parfois reproché aux littérateurs du grand siècle d'avoir négligé ce qu'on a appelé « la couleur locale », c'est-à-dire l'exactitude archéologique, dont depuis certains auteurs ont tant abusé au théâtre, en masquant le vide de l'action sous la richesse d'une mise en scène savamment réglée. « Faute du mot, dit très justement M. Larroumet, le xvii^e siècle connaissait la chose ; mais, pour l'écarter du théâtre tel qu'il l'entendait, il avait de bonnes raisons. » Et l'auteur constate que les études archéologiques de Racine étaient aussi complètes que le temps le permettait. M. Larroumet n'indique pas sur quelles données repose sa conviction, mais il est facile de remarquer qu'en effet, d'après l'état des livres laissés par Racine à son décès, il avait dans sa bibliothèque, avec des géographies et des descriptions de la Grèce et de l'ancienne Rome, une foule de recueils de pure érudition et plusieurs ouvrages spéciaux de numismatique. Il y avait donc dans ces volumes, tout ce qui eût été nécessaire, si la mode l'eût permis, pour indiquer des lieux de scènes pittoresquement exacts, pour vêtir les personnages selon la vérité et surtout pour émailler leurs discours d'expressions anciennes et d'allusions à des événements contemporains. Mais Racine n'avait pas besoin de ces marques d'érudition aux quelles nous nous attachons trop aujourd'hui.

« S'il a peu mis d'archéologie dans ses pièces, dit M. Larroumet, c'est que, outre la médiocre importance de la mise en scène dans la tragédie, spectacle plus intellectuel que matériel, il se rendait compte que le théâtre est chose vivante, tandis que l'archéologie est chose morte... Au lieu de connaissances archéologiques, Racine nous offre le sentiment de l'histoire, ce qui est plus difficile et de plus grand prix..... Princes ou courtisans, les personnages de Racine sont des hommes aussi voisins de nous par leurs sentiments qu'ils en sont éloignés par leur condition. Ils empruntent à celle-ci leur politesse et leur élégance, comme leurs riches vêtements. Mais, de même que, sous la plus brillante parure, le corps humain conserve sa physiologie, de même, sous leurs façons de dire, se retrouvent les sentiments éternels de l'âme humaine. »

*
**

Après les sujets, examine-t-il les caractères, M. Gustave Larroumet fait remarquer que, dans le théâtre de Racine, la place prépondérante appartient aux femmes, aux amoureuses, dont il peint les situations parfois risquées avec la réserve la plus délicate. Conquérir le cœur d'une femme ou le perdre, est le point capital de la plupart de ses tragédies. « Elles savent, dit l'auteur, le prix de leur cœur, et quel honneur c'est pour un homme d'être distingué par elles. L'habitude constante de recevoir des hommages et d'entendre des prières leur a appris l'art d'écouter et de répondre, d'encourager et de décourager, de se défendre, de conserver la dignité extérieure.... Toutes sont infiniment aimables, mais les plus réservées sont aussi les plus séduisantes. Ce qui reste, dans ces natures, d'enveloppé et de discret, jusque dans le don d'elles-mêmes, jusque dans la complète franchise et l'absolu dévouement, fait songer à ces statues grecques où la

draperie, légère et chaste, laisse admirer la pure beauté des lignes voilées. »

Même quand il a renoncé à la peinture de l'amour profane, lorsqu'il aborde les sujets sacrés, ce sont encore des femmes que Racine choisit comme protagonistes dans *Esther* et *Athalie*. « La religion doit compter avec elles, écrit M. Larroumet, et le christianisme, qui les regarde pourtant comme le plus grand danger de l'homme, s'appuie sur elles en les dominant. »

Par suite de la place prépondérante réservée aux femmes, il est évident que le rôle des hommes est secondaire. Néanmoins M. Larroumet fait cette piquante observation : « Les hommes reprennent l'avantage lorsqu'ils ne sont pas aimés, car alors leur douleur égale l'énergie de l'amour féminin..., et ils occupent la scène avec une puissance supérieure d'intérêt et d'émotion. »

*

* *

Nous voici arrivés au dernier chapitre : le style et la poésie de Racine.

Il y a, dans ses œuvres, abus du style noble peut-être, et aussi du langage de la galanterie et de la Cour, « essentiellement conventionnel, tantôt fade et tantôt emphatique » ; mais aussi que « d'expressions simples, énergiques ou même hardies ! » En résumé, d'après M. Larroumet : « On peut dire sans paradoxe que le mot propre, l'expression consacrée par l'usage courant, est le fond de la langue de Racine. Par les figures et les alliances de mots, il leur donne un sens noble, neuf ou hardi, mais toujours fondé sur la nature ou l'analogie. A cette simplicité il joint la propriété et la pureté ; il élimine les expressions archaïques et évite les néologismes. »

J'abrège, et je passe sur ce que l'auteur dit de l'imagination de Racine, de son élégance, c'est-à-dire « le choix,

produisant la justesse et la proportion », de son originalité et de sa sensibilité, à laquelle il revient avec une certaine complaisance, car, dit-il, « en faisant éprouver au poète la passion de ses personnages, elle lui permet de la communiquer et la met partout dans son théâtre, une et diverse. »

Toutefois, avant de fermer avec vous les jolies pages consacrées par l'aimable critique « au plus intact et au plus jeune, à cette heure, de nos grands classiques », je ne résiste pas au plaisir de faire une dernière citation, car elle associe d'une façon bien douce à notre légitime fierté de terroir nos deux amis et compatriotes : « L'esprit de Racine, la sobriété et la précision de sa touche, la sûreté avec laquelle il administre son génie, ce mélange de force et d'aisance, n'ont qu'un analogue dans la littérature française, l'art de La Fontaine. »

MAURICE HENRIET.
